

*Et sans chercher à vous offrir une réponse réfléchie, nuancée, je vous dirai spontanément que je me sens responsable de la polysémie de ces textes, de leur liberté, de leur caractère inassignable. Il m'importe de lire et de relire, de tenter aussi de sortir des réflexes de lecture qui nous empiègent, qui menacent constamment de se transformer en credo, et de nier par là même le travail de l'interprétation, de l'analyse, de la réflexion.*

Martine-Emmanuelle Lapointe, *Lettre à mes étudiants*, p. 18.

17

Le Pied est la revue littéraire des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal. En ligne : [lepied.littfra.com](http://lepied.littfra.com)

**Rédaction**

Roxane Desjardins, *rédactrice en chef*  
Jean-François Thériault, *secrétaire de rédaction*  
[redaction@lepied.littfra.com](mailto:redaction@lepied.littfra.com)  
Association des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal  
3150, av. Jean-Brillant, local C-8019, Montréal (Québec) H3T 1N8

**Correction et révision**

Leilah B. Da Costa, *éditrice*  
Karianne Trudeau B., *éditrice*  
[correction@lepied.littfra.com](mailto:correction@lepied.littfra.com)  
Comité de lecture : Amélie Hébert, Rose Carine Henriquez, Rosemarie Savignac, Jean-François Thériault

**Correction des épreuves**

Roxane Desjardins, Véronique Desjardins, Justine P. Ledoux

**Collaborateurs à ce numéro**

Marie-Jeanne Bérard, Sylvie-Anne Boutin, Nicholas Cotton, Émile Dupré, Bernard Dupriez, Véronique Grondines, Marie-Pascale Huglo, François Jardon-Gomez, Martine-Emmanuelle Lapointe, Marilyn Lauzon, Benoît Melançon, Pierre Nepveu

**Diffusion et organisation des événements**

Geneviève Locas  
[evenements@lepied.littfra.com](mailto:evenements@lepied.littfra.com)

**Rédaction web**

Alex Tommi-Morin  
[web@lepied.littfra.com](mailto:web@lepied.littfra.com)

**Graphisme et impression**

Mardigrafe inc.

**Infographie**

Marc-André Cholette-Héroux

**Illustration de la couverture**

Mélodie Vachon Boucher – Cheval-Marcel  
[www.behance.net/cheval-marcel](http://www.behance.net/cheval-marcel)

**Dépôt légal**

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012

Ce numéro du Pied a été préparé pour célébrer le 50<sup>e</sup> anniversaire du Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, à l'initiative d'Alex Tommi-Morin et avec l'appui de Francis Gingras. Merci au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal.



Ce document est imprimé sur un papier certifié Eco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.  
Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.

## SOMMAIRE

Au lecteur – Roxane Desjardins .....	5
Dénouements – Pierre Nepveu .....	7
Livrer une histoire – Marie-Jeanne Bérard .....	13
Lettre à mes étudiants – Martine-Emmanuelle Lapointe .....	17
Ça a commencé avec Naïma – Sylvie-Anne Boutin .....	23
Planter des stylos dans table – Émile Dupré .....	25
Taquiner la muse – Marie-Pascale Huglo .....	27
Cours d'art – Bernard Dupriez .....	31
Fragments rauques : en coulisses! – Véronique Grondines .....	37
Le charme a assez duré – Nicholas Cotton et François Jardon-Gomez .....	43
Les stimuli intellectuels – Marilyn Lauzon .....	47
Il n'y a jamais eu de bon vieux temps – Benoît Melançon .....	53

# Au lecteur

*Roxane Desjardins*

**J**e suis entrée au Département des littératures de langue française un peu à reculons.

Je ne le connais que depuis deux ans. Un savant calcul me permet de conclure que je n'en ai connu qu'un vingt-cinquième. C'est une fraction ridicule.

Pourtant (malgré mes réticences et contre tout désir de simplifier les choses) il y a quelque chose qui respire et qui vit au milieu de ces personnes. Cela je le vois bien, même dans mon petit bout de la lorgnette.

Je suis désolée, je ne peux plus détester la littérature. (OK je l'haïs encore des fois.)

J'ai l'impression d'avoir touché à quelque chose de beaucoup trop grand pour moi.

Il n'y a pas vraiment de définition ou d'explication possible. Nous ne pouvons que tenter de circonscrire ce que c'est que ce département.

Avec Benoît Melançon et ses souvenirs. Avec les recherches peu fructueuses (ou si révélatrices) de Marie-Pascale Huglo. Avec cette réflexion inépuisable de Bernard Dupriez. Des poèmes de Pierre Nepveu. Les témoignages de Marilyn Lauzon et de Marie-Jeanne Bérard – beaux récits de la façon croche ou étincelante qu'a cette maudite littérature de nous bouleverser vraiment. Celui de Véronique Grondines sur son courageux projet de mise en lecture. L'inévitable réflexion d'étudiants traumatisés par la proximité entre Élisabeth Nardout-Lafarge et Réjean Ducharme. Une nouvelle de Sylvie-Anne

Boutin où les personnages sont faits en livres et en musique. Un poème pas sûr de ne pas être un dessin d'Émile Dupré.

Puis la lettre de Martine-Emmanuelle Lapointe à ses étudiants, pour boucler la boucle, pour mettre tous nos œufs dans le même panier, avec l'incertitude qui nous fait avancer.

J'écris au « nous » en parlant du département. Ça y est.

# Dénouements

## (Extraits)

*Pierre Nepveu*

Prose pour dérouler les romans et aller les jeter contre le mur du son, pour mener l'âme sur des chemins où la souffrance allégée prend l'air. Écrit pour le temps gonflé et cassé, pour la boisson fraîche sous les arbres un jour de canicule, pour l'hydrangée qui a le cœur gros sans savoir pourquoi, pour le cycle des matins propices aux apparitions. Une jeune fille dans le sous-bois se penche pour toucher de sa main l'humidité du sol. Des traînées de papillons cherchent à éprouver sa présence et l'un d'eux vient dormir dans ses cheveux. Prose pour que brille cette jeune fille comme une lampe de René Char, jusqu'à la nuit, et que le papillon ne se réveille jamais.

Formes pour la vie meilleure : elles se défont une à une, se dénouent comme le cordon d'une robe de chambre ou la chevelure noire d'une femme qui se donne, longtemps attachée et qui brillait en chignon dans la lumière de cinq heures. Formes pour la faim et la soif et pour raconter ce que deviennent les petits bijoux et les pierres abandonnées sur la table. On les a soupesées des mois durant, on les a jetées au fleuve en tentant des ricochets, mais d'autres venaient, toujours aussi nombreuses, apportées par la nuit ratisseuse de chagrins, grosse de paysages profonds et de ruisseaux qui contournent des plages de galets. L'après-midi, je voyais des enfants s'y baigner jusqu'aux genoux et leur mère qui arrachait au soleil des accords mélodiques, leur mère qui chantait, la poitrine pleine de lumière et dont les fesses bien fermes et rondes étaient la forme même de l'après-midi, son socle secret, une assise appelant le désir et des chants plus rauques encore, ornés de trilles d'enfants et d'éclaboussures affolant le paysage à gué. De l'autre côté, la forêt était un pays, et je rêvais d'y enfouir le bonheur dans des odeurs de résine et les feuillaisons gourmandes, et d'y pleurer longtemps jusqu'à la nuit tombée.

Prose pour les grands mariages, pour les familles appariées par le beau et les hautes orgues qui mugiront tard dans la nuit, dans les attelages de Bach et ses chevaux d'Allemagne, qui remontent le cours de l'âme et des passions intemporelles. Prose pour la petite fille devenue femme dans une tornade de dentelles et qui dégrafe en frémissant les jarrettières d'un autre âge au bord du fleuve amour, quand le lit même se déshabille. Il y a des mouches dans la vitre et le sol argileux des draps se plie et se replie dans un branle-bas tectonique venu d'émotions enfouies et leurs séquelles généalogiques, même si les corps de père et mère n'en sauront jamais rien.

Prose pour demeurer et pour trouver dans la demeure matière à vivre et à penser. Les portes battent, la table pleine de pierres luit dans la lumière de midi. Je suis rentré de folles dérives, ayant trouvé l'angoisse à fond de vent, à tue-tête, à ras de ciel, et j'ai voulu guérir dans des pensées plus pures que l'eau claire, plus simples que la robe d'une femme qui tombe à ses pieds. La forêt était pleine de couteaux, la ville me reçut avec de grands vides éloquents, des vitrines où pendaient des rideaux sales, et des rangées de rayons vidés de leurs livres.

Prose pour les chevaux d'Allemagne et ceux qui, nez droit dans le vent, regardent du côté de la mer dans la campagne de Lisbonne, tandis qu'un vieux poète scande sur sa table des phrases de feu, de chair et d'herbe fumante. Je n'ai jamais vu Lisbonne, *moro numa cidade fria*, mais dans la ville froide où j'habite, l'herbe gelée brille parfois en décembre et les poèmes arrivent à bride abattue, les phrases sont des galops de folie, une écume d'étreinte – et je n'embrasse rien mieux que les fantômes du solstice, les fées de naissance dans l'ardeur retenue du premier soleil. Prose pour l'hiver et l'œuvre des arbres, foisonnant de projets, comme des corps debout, synapses et vaisseaux dans le bleu conquis, le bleu qui s'offre et qui expose ce qui veut s'écrire.

(inédits, 2012)

# Livrer une histoire

Marie-Jeanne Bérard

Vous avez sûrement, tout comme moi, médité sur ce que représente une bibliothèque : côte à côte sur les rayons, les livres s'alignent, denses et clos, verticaux, irrémédiablement parallèles. Ils se touchent, mais superficiellement; ils se compressent les uns les autres, leurs couvertures s'embrassent de toute leur surface, et pourtant ils ne se communiquent pas leur contenu. Vous avez parcouru des yeux les rayons des bibliothèques, vous avez observé la foule des couloirs universitaires : de nombreuses histoires se frôlent, une multiplicité de mondes se côtoient sans soupçonner leur existence commune. Vous êtes habitués à cette idée de mondes qui suivent leur trajectoire sans espoir de rencontre. Et vous savez qu'il suffit de retirer un livre de son rayon, de l'ouvrir, pour que ces désespérantes parallèles deviennent perpendiculaires. Mais ce geste de lire, de concéder quelques heures de son temps, quelque espace de sa conscience afin de plonger dans un univers qui n'est pas le sien, lire, peut-être un des plus beaux gestes du monde, n'est ni naturel ni jamais vraiment acquis, croyez-moi. Pour certains, il s'agit même d'un acte de pur héroïsme.

Vous qui avez tant lu pouvez accueillir plus facilement que d'autres l'histoire étonnante que j'ai à vous conter. Il ne s'agit en rien d'une fiction. Je vous écris l'hésitant témoignage d'une personne à qui le monde des livres avait été strictement interdit. En réalité, ce n'était pas uniquement les livres qu'on lui avait présentés comme figures démoniaques, mais absolument tout ce qui aurait pu lui parler : journaux, télévision, radio... professeurs, amis. Cette personne, que vous avez probablement croisée au cours des trois dernières années, a grandi dans le sévère isolement d'une secte religieuse qui voulait à tout prix préserver l'étanchéité de son esprit, conserver son âme dans un état de stérilité absolue et sous un joug horrible. Elle a longtemps été maintenue loin de l'école, à l'abri des médias, à l'écart du monde tel que vous le connaissez, dans un cloaque où ne résonnait pas la voix des

*autres*, un enfer que j'évoquerai en quelques mots : violent, putrescent, noir. Vous avez lu *1984* – je veux à présent vous conter son *1994* à elle, au moment où elle avait quinze ans, un nœud dans le ventre et l'esprit en feu, rongée par la vague intuition de ne rien savoir, c'est-à-dire de ne pas pouvoir être véritablement humaine.

Il s'est agi d'un concours de circonstances bien banales – la promesse innocente de nourrir le chat d'un voisin durant ses vacances, l'obtention d'une clef de logement apparemment inoffensive – pour qu'elle soit confrontée, sans défense, à sa première bibliothèque. Terrible Baal de la littérature, grande Séductrice de papier, elle trônait, comme une immense idole païenne, au milieu du salon de ce voisin providentiel. Prise de court par la tentation, elle vacilla devant ce gouffre de mots à l'appel grondant. Pouvez-vous imaginer cette intense douleur dans son crâne, cette brûlure dans ses yeux, l'affolement de son cœur lorsqu'elle s'est permis de parcourir les titres sur la tranche des livres? *Germinal*, *Tartuffe*, *Illuminations*. La peur lui obscurcit la vue. Elle eut mal de curiosité. Sa main inconsciente papillonna le long des rayons, puis saisit au hasard un volume qu'elle feuilleta, tenta de lire à travers son vacarme intérieur. C'étaient les *Poésies complètes* d'Émile Nelligan; elle tomba sous le charme. Vaincue, elle se procura ce recueil en cachette, lut et relut ces poèmes toute l'année durant, jusqu'à pouvoir les réciter par cœur. Mais sans oser lire quoi que ce fût d'autre.

Il fallut en tout quatre ans pour que les vers d'Émile Nelligan la dévorent en entier. La semence avait germé, le mal était fait : il lui fallait désormais d'autres livres. D'indice en indice – car le monde parle si fort –, elle devina à demi sa condition malsaine, ses carences intellectuelles. Comme l'insecte attiré par la lumière qui le brûle, elle s'approcha craintivement de l'objet de sa hantise et de sa convoitise. Dissimulant son manque d'éducation à son employeur, elle parvint à travailler au cœur des livres. Elle devint la plus étrange libraire qui soit. Elle ne lisait jamais une œuvre jusqu'au bout : les romans se faisaient interrompre à mi-chemin, les essais étaient claqués sec après une page ou deux. Vous ne ressentez peut-être plus combien lire perturbe. Pour elle, lire tenait de la bravoure et de la torture; les livres avaient le

pouvoir de remettre son existence entière en question. Aux clients qui demandaient ses recommandations, elle ne pouvait honnêtement rien répondre. Lire était son destin personnel, son calvaire et son salut, son tourment incommunicable. Lire, c'était pour elle résister aux invasions, se protéger des infections, fermer les yeux devant toute image autre que son reflet. Jusqu'à ce qu'un jour, tandis qu'elle marchait entre les rayons, un livre lui tombe littéralement dans les mains. Le titre la frappa droit au cœur. Elle remit ce livre à sa place. Trois fois, par le plus fascinant des hasards, ce même livre lui tomba exactement dans les mains, insistance inexplicable qui vainquit sa résistance. Cette œuvre l'ouvrit de part en part. Elle lui donna la vision cristalline de ce dont elle avait été prisonnière jusqu'à ce moment-là. De quoi s'agissait-il? De Nietzsche? Camus? Montaigne? Je ne vous le dis pas. Allez, comme elle, errer entre les rayons des antres de papier : c'est un autre livre qui vous tombera dans les mains, qui vous dira autre chose, vous révélant que vous avez vécu jusque-là dans un univers trop étroit.

Profondément convaincue que son avenir s'y trouvait, elle entreprit alors des études littéraires. On l'avait avertie : les livres allaient lui pervertir l'esprit, lui abîmer l'âme, la déformer irréversiblement. On avait eu raison. Au baccalauréat, elle dut affronter des ouvrages épouvantables, de *La Marquise de Sade* à *L'Histoire de l'œil*; elle déprima en compagnie de Baudelaire, étouffa sous Anne Hébert, voulut mourir avec Aquin, au passage se fit cracher au visage par Rimbaud. Elle souffrit, pensa, dériva vers l'insensé, rit noir, fantasma, s'indigna, se trouva des frères. Elle put enfin salir son cerveau que d'autres avaient scrupuleusement lavé, des années durant. Grâce à ses études, elle apprit à accueillir la voix des autres, à manifester humblement la sienne, à dialoguer, à travers l'espace et le temps, avec tous ces auteurs, cette communauté humaine dont il ne va pas de soi – elle le sait mieux que d'autres – que l'on en fasse partie.

Un livre n'est rien dans sa matérialité : ce précieux patrimoine n'a pas d'autre véritable support que l'esprit accueillant et critique des littéraires passionnés. Aujourd'hui, nous célébrons le cinquantième anniversaire de notre Département des littératures de langue française et je voudrais, au nom de cette personne qui se sent profondément

redevable à la littérature, au nom de tous ceux qui se sont vus transformés par leurs études littéraires, remercier nos professeurs qui, jour après jour, année après année, ouvrent des fenêtres, des canaux, des perspectives, dans l'espoir que nos esprits, par mimétisme, s'ouvrent aussi. Que les esprits s'ouvrent, tout simplement parce que la fermeture est la mort, parce que l'ignorance est le pire des enfers. Les répercussions, parfois miraculeuses, de leur enseignement leur demeurent le plus souvent voilées. Aujourd'hui, confrères littéraires, remercions-les, car ils ne savent pas toujours ce qu'ils font.

## Lettre à mes étudiants

### Autour d'une idée d'Hubert Aquin

*Martine-Emmanuelle Lapointe*

**C**hers M et J, vous m'avez tous deux écrit – dans des contextes fort différents et sans vous consulter – pour me demander pourquoi je m'acharnais à défaire certains récits accompagnant les grands textes de la Révolution tranquille, pourquoi je refusais de les enfermer dans une vulgate nationaliste et triomphaliste, de les célébrer inlassablement, pourquoi, en revanche, je continuais à les relire, à les enseigner, à les aimer. Pourquoi Blais, Ducharme, Aquin? Pourquoi ces spectres-là, me demandiez-vous? J, je vous cite : « de quoi vous sentiez-vous responsable face à ces textes [...] : responsable de ce qui n'avait pas été lu chez eux, ou laissé pour compte, comme subside qui ne trouvait pas à être réinvesti dans une mémoire toujours et d'abord nationale? »

C'est toujours un peu étrange de se sentir ainsi découverte, prise au piège de ses propres obsessions. Et sans chercher à vous offrir une réponse réfléchie, nuancée, je vous dirai spontanément que je me sens responsable de la polysémie de ces textes, de leur liberté, de leur caractère inassignable. Il m'importe de lire et de relire, de tenter aussi de sortir des réflexes de lecture qui nous empiègent, qui menacent constamment de se transformer en credo, et de nier par là même le travail de l'interprétation, de l'analyse, de la réflexion.

Quels sont les liens entre cette expérience singulière et votre combat contre la hausse des frais de scolarité? Ils sont nombreux.

Je ne saurais dire à quel point je souffre en écoutant la radio, en lisant les journaux, en subissant la rhétorique pitoyable des représentants du gouvernement Charest et de l'administration universitaire. Comment peut-on oublier à ce point le travail de la

lecture, de la juste interprétation, de l'analyse, de la réflexion? Comment peut-on être aussi paresseux, démagogique, « embarqué dans son jumbo-bateau garanti tout confort jusqu'à la prochaine nouvelle vague », pour citer *L'hiver de force* de Ducharme. Comment peut-on infliger une telle humiliation à un groupe de jeunes citoyens engagés?

Comment est-il possible qu'une ministre de l'Éducation ose affirmer, en public qui plus est, que l'« on n'est pas devant une notion de grève encadrée par des lois comme dans le domaine du travail, c'est plutôt un mouvement de boycottage »? Ou encore : « Est-ce que vous avez entendu un élément de souplesse, est-ce que quelqu'un a mis de l'eau dans son vin du côté étudiant? Non ». De quel droit un premier ministre, au seuil d'une élection, peut-il lancer, alors qu'il mène une campagne publicitaire au Brésil, « que le Québec venait de faire "un gros débat dans le domaine de la construction, on ne veut pas ça pour ailleurs" », faisant ainsi mine d'ignorer qu'il n'y a eu aucun débat sur la construction, et que les véritables débats sont ailleurs, sous ses yeux, dans la rue, tous les jours. C'est qu'il fait bon croire en l'absolue vanité de la jeunesse, en son idéalisme naïf, en ses révoltes adolescentes. Cette grève étudiante – pardon, ce boycott – ça ne serait qu'un jeu, une « récréation » pour de jeunes effrontés qu'il s'agit de mater à coups d'injonctions et de rappels à l'ordre.

Quelle langue ces représentants du pouvoir parlent-ils? Quelle langue corrompue, artificielle, abusive, dépourvue d'ancrage et de vérité? Quelle langue de plomb, de rentabilité, de performance parlent-ils? Comment osent-ils vous parler ainsi?

Parce qu'ils ne savent pas à qui ils s'adressent, visiblement. Pire, parce qu'ils vous ont pris pour d'autres, ont voulu vous faire jouer un rôle que vous avez choisi sciemment de refuser. Quel rôle? Celui de l'étudiant rangé, qui ne parle qu'en son nom propre, qui croit que les bons cours sont structurés et utiles, que les bons profs leur transmettent des savoirs permettant *d'étudier pour travailler*, comme le propose le recteur Guy Breton. Cet étudiant se soucie plus de ses futurs investissements financiers que de l'avenir de sa société. Cet étudiant arrive à l'heure à ses cours, souscrit aux mots d'ordre de la société contemporaine – consumérisme, clientélisme, performance –, sait que

son tour viendra, qu'il aura un gros salaire parce qu'il aura fait de grosses études. Et donc, c'est bien logique, qu'il consentira à payer sa « juste part » avant, pendant et après ses études.

Permettez-moi de le dire une fois pour toutes, de le crier s'il le faut : cet étudiant, Madame Beauchamp, Monsieur Charest, cet étudiant au portrait robot si rassurant, à la conduite si exemplaire, cet étudiant n'existe pas... Ou enfin très peu. Cet étudiant est une fiction. Et nous, professeurs d'université, en sommes fort aises. Car s'il existait, cet étudiant nous demanderait de lui offrir un enseignement servile et pâlot, commode et pratique, un enseignement qui nous ennuerait au plus haut point, qui ferait de nous aussi de petits robots bien gentils.

Vous avez su, chers étudiants grévistes, chers étudiants imprévisibles, fougueux, avides de connaître, ouverts et passionnés, rompre avec les figures imposées. Vous avez refusé le rôle que vous offrait le gouvernement. Vous avez *scrapé* votre casting. Et je vous en remercie. Surtout, vous avez su lire entre les lignes, réfléchir aux enjeux d'un contrat aussi indécent que frauduleux. Vous avez relevé les truismes – « juste part », « condamnation unilatérale de la violence » et compagnie –, renoué avec la première personne du pluriel, le *nous*, si souvent mis à mal dans les médias contemporains. Plutôt que de perdre une session, vous gagnez liberté d'interprétation, expérience collective, nouveau récit générationnel. Vous avez su réécrire votre présent, et par là même corriger l'histoire.

*Scrapper son casting*, refuser son rôle, aller à l'encontre des scénarios écrits d'avance, tout cela nous ramène – et c'était voulu – à la conception aquinienne de la révolution et des rapports de force entre dominés et dominateurs. Vous vous en souvenez peut-être, dans son essai « La fatigue culturelle du Canada français », Aquin précise que « le Canada français détiendrait un rôle, le premier à l'occasion, dans

<sup>1</sup> Hubert Aquin, « La fatigue culturelle du Canada français », dans *Mélanges littéraires II*, p. 96.

une histoire dont il ne serait jamais l'auteur<sup>1</sup> ». Cette idée est approfondie dans « L'art de la défaite. Considérations stylistiques<sup>2</sup> ». L'auteur y revisite les Rébellions de 1837-1838, l'un de ses sujets de prédilection, afin de montrer comment les Patriotes ont fomenté leur propre défaite<sup>3</sup>. Trop étonnés de leur victoire à Saint-Denis, « une réussite révolutionnaire qui frise la perfection » (AD, 139), ils auraient ensuite rompu avec le style de la guérilla<sup>4</sup> pour adopter les règles militaires de leurs ennemis :

Ils étaient sûrs de mourir glorieusement sous le tir des vrais soldats; voilà qu'ils triomphent et ils ne savent plus quoi faire, surpris par l'in vraisemblable, paralysés par une victoire nullement prophétisée; ils sont muets de terreur, car la logique désormais veut qu'ils continuent la guerre. [...] La troupe victorieuse de Saint-Denis n'a pas profité de sa victoire parce qu'elle préparait [...] sa défaite et son anéantissement. [...]

Puis c'est la bataille de Saint-Charles : les vainqueurs de Saint-Denis, déphasés, se conforment secrètement aux canons inavouables de la guerre lasse. [...] En bons colonisés, les Patriotes jouent à l'intérieur des lignes blanches et se comportent avec une politesse de désespérés, en parfaits gentlemen. (AD, 135-136)

Or cette analyse stylistique des Rébellions de 1837-1838 est d'une importance capitale dans la pensée d'Hubert Aquin dans la mesure où elle illustre – véritable exemplum – ses théories sur la révolution développées en d'autres lieux. Car la révolution consiste, selon Aquin, à « sortir du dialogue dominé-dominateur<sup>5</sup> », à adopter des règles autres, à surprendre son adversaire en parlant un langage qui lui serait

<sup>2</sup> Hubert Aquin, « L'art de la défaite », dans *Mélanges littéraires II*, op. cit., p. 131-144. Les références à cet essai seront désormais données dans le corps du texte à l'aide du sigle AD, suivi immédiatement du numéro de la page.

<sup>3</sup> « Fomenté sa propre défaite », c'est aussi ce qui se produit dans *Prochain épisode* alors qu'étonné par sa première victoire contre H. de Heutz, le narrateur relâche son attention et se laisse distraire ensuite par le jeu de son ennemi. Plus tard, lorsqu'il attend H. de Heutz dans le château, il considérera avoir commis une erreur : « J'ai perdu le fil de mon histoire, et me voici rendu au milieu d'un chapitre que je ne sais plus comment finir. » (PÉ, 136). Encore une fois, ce sont ses compétences narratives qui lui ont fait défaut.

<sup>4</sup> À ce propos, Aquin écrit : « j'ai appris [...] que des paysans espagnols, moins instruits et moins bien armés que les Patriotes, ont fait reculer la Grande Armée de Napoléon, en pratiquant une petite guerre que l'on appelle depuis la guérilla » (p. 132).

<sup>5</sup> Hubert Aquin, « Profession : écrivain », dans *Point de fuite*, p. 53.

parfaitement étranger. N'est-ce pas ce que vous avez fait en refusant le rôle de l'étudiant modèle formaté par les conseillers en communication de Line Beauchamp? Vous avez adopté une rhétorique qui, aujourd'hui, peut être qualifiée de subversive. Vos actions pacifiques, vos réflexions, vos analyses en sont la preuve. Vous ne parlez pas la langue de l'intimidation, de la peur, des arguments économiques. Bien au contraire.

Que retenir de tout cela? Certainement pas que vous êtes condamnés à la défaite ou à vivre inlassablement avec les spectres des Patriotes, mais plutôt qu'il importe de penser et de dire ce monde-ci à contretemps, avec une sorte de distance volontairement entretenue qui redonne à la parole et à la langue leur souveraineté. Il faut refuser la pollution rhétorique, les formules toutes faites, les poncifs, les plates évidences, les sophismes. Il ne faut plus lire Richard Martineau et Denise Bombardier.

Catherine Mavrikakis, dans ses essais comme dans son roman *Ça va aller*, a bien montré comment l'œuvre aquinienne témoignait *in absentia* d'un autre devenir – devenir potentiel, s'entend – de l'histoire québécoise. Selon elle, Aquin « s'inscrit déjà dans une pensée d'une possibilité d'une fin de l'histoire moderne, de répétition qui annule le déploiement du temps et dont le minoritaire serait porteur<sup>6</sup> ». Comparable aux dérapages, aux improvisations et aux explosions mis en scène dans les textes aquiniens, ce détraquage temporel aurait pour effet de ralentir la marche moderne vers le progrès, d'en « paralyser l'évolution<sup>7</sup> ».

Soyez minoritaires, enfin au sens aquinien du terme, surtout n'hésitez pas...

Martine-Emmanuelle Lapointe

.12 avril 2012

<sup>6</sup> Catherine Mavrikakis, « "Qu'on en finisse donc..." : l'inscription du posthume, de la survivance et du prénatal modernes », dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.), *Constructions de la modernité au Québec*, Outremont, Lanctôt, 2004, p. 312.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 313.

## Ça a commencé avec Naïma

Sylvie-Anne Boutin

Ça a commencé avec « Naïma » de John Coltrane et des nénuphars. Nous sommes devenus amis au fil de *L'écume des jours*. Il n'avait pas de prénom, il aurait pu s'appeler Colin, Christian ou Paul.

Il fallait lire et relire les livres que nous aimions pour nous imprégner de leur âme. Il fallait lire et relire les livres que nous aimions pour ne pas que ceux-ci se décomposent ou s'effacent par l'ignorance. Une fois, nous reprenions *L'avalée des avalés* et il m'a dit avec son air sérieux que je ressemblais à Bérénice Einberg. Je lui disais plutôt qu'on ressemblait à André et Nicole Ferron de *L'hiver de force*. Nous lisions à voix haute les mots des autres avant de prononcer à demi-voix les nôtres.

Il jouait de la guitare, mais il n'aimait pas chanter. Il avait une collection de vieux vinyles. Des fois, la semaine, quand on avait le blues, je mettais *Abbey Road*. Je connais les paroles par cœur et lui la mélodie. Sur cette musique, nous nous accordions.

Certains jours de pluie, il enfilait son vieux ciré bleu et je chantais « Famous Blue Raincoat » de Leonard Cohen. La grisaille lui allait à merveille, elle donnait un sens à ses errances, à son amertume permanente qui lui collait à la peau. Nous n'aurions jamais pu être amants.

1984, il disait que nous le vivions. Je n'étais pas d'accord. Maintenant, oui. Je le voyais comme un personnage en marge de la société puis, avec du recul, je dois me rendre à l'évidence : ses doutes lui insufflaient une sage et tragique lucidité.

Les dessins d'enfant ne peuvent qu'être l'ultime nécessité de l'art comme moyen d'expression, disait-il. Dans mes livres, au coin des pages, des fleurs, des oiseaux et des chats noirs gribouillés au stylo me rappelaient toujours ce besoin insatiable de l'imaginaire. Il avait mis,

pour ainsi dire, des empreintes de lui pour que je ne puisse pas l'oublier, des balbutiements.

Il portait toujours de vieilles chemises qui sentaient souvent le tabac. Des cigarettes qui tachent les dents. Puis le sourire. La mélancolie dans tous les pores de sa peau, dans ses cheveux, sur sa bouche.

Nous séjournions un peu partout où nous pouvions lire en paix. Les cafés, les parcs, les cadres de fenêtres mal isolés. Nous avions nos repères, nos havres de paix où nous ne parlions à personne, mais connaissions tous les figurants. Il ne suçait jamais son café : il le buvait noir comme la fin du monde. Il aimait la verve d'Hubert Aquin.

Durant mes séjours à l'étranger, il m'envoyait des cartes postales kitsch du Québec. Il n'écrivait que « reviens! » au verso. Il ne signait jamais. Lorsqu'il partait en voyage, il ne me donnait aucune nouvelle et, au retour, il restait muet durant plusieurs jours. Ses voyages le bouleversaient à un point tel qu'il était incapable de mettre en mots tout ce qui le dépassait. Il vivait dans le réel des livres, l'en extirper ne pouvait lui être que mortel.

Et nous marchions main dans la main, car nous étions perdus. Il ne fallait pas se perdre davantage. La foule de 17 h sur la ligne orange pouvait nous engloutir à tout moment. L'immensité du réel l'effrayait, la fiction rejoint trop souvent le réel, il disait. Il disait aussi que la violence qu'il subissait par le simple fait de vivre s'insérait vicieusement dans les livres de sa bibliothèque. Évasion et invasion soudées en un seul concept : sa douleur chronique.

Lorsqu'un itinérant semblait désespéré, il s'asseyait à ses côtés et lui parlait de choses et d'autres. La dernière fois, il a donné un recueil de Patrice Desbiens à un vieil homme désabusé qui mendiait près du carré Saint-Louis. Hier, j'ai croisé cet homme à la bibliothèque.

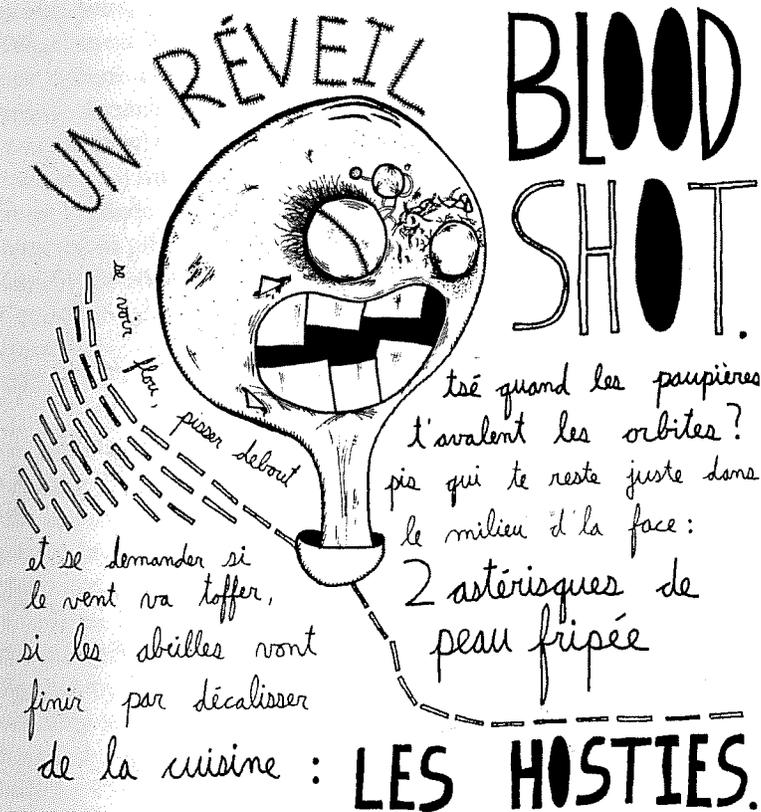
Puis, un jour, il a décidé de tourner la page. L'histoire était terminée.

*Elle ferma ses petits yeux noirs et replaça sa tête en position. Le chat laissa reposer avec précaution ses canines acérées sur le cou doux et gris. Les moustaches noires de la souris se mêlaient aux siennes. Il déroula sa queue touffue et la laissa traîner sur le trottoir.*

*Il venait, en chantant, onze petites filles aveugles de l'orphelinat de Jules l'Apostolique.*

## Planter des stylos dans table

Émile Dupré



# Taquiner la muse

Marie-Pascale Huglo

J'ai demandé à Lisane des statistiques, des copies d'anciens programmes, pour faire une petite histoire de la création littéraire au Département. J'espérais remonter le fil des cinquante années, découvrir une époque que je n'ai pas connue. J'imaginai trouver un aperçu précis, documenté, des programmes suivis par les premières cohortes avant la création, en 1964-1965, du certificat de littérature canadienne-française, avant le lancement de la revue *Études françaises* en 1965, avant l'abandon, en 1969, de « la licence à quatre certificats, de modèle français, au profit du BA nord-américain de 90 crédits », avant l'ouverture du Centre d'études québécoises, le CÉTUQ, « prolongement du Centre de documentation en littérature canadienne-française », devenu aujourd'hui le CRILCQ, avant que l'imprononçable DLLF n'enterre le DEF, avant le temps où ça fumait dans les salles de classe.

La documentation disponible ne remontait pas aux commencements. Des premières décennies, pas de trace tangible. La mémoire des ordinateurs commençait plus tard, celle du papier était classée ailleurs ou bien passée dans la déchiqueteuse, va savoir. Le premier guide du premier cycle du Département d'études françaises date d'il y a presque vingt ans. Il se trouve, dans ce guide distribué pour la première fois en 1994, une présentation générale du DEF dans laquelle figurent des jalons, des noms propres en italiques. Les noms, surtout, ont attiré mon attention : ils retenaient quelque chose du temps d'avant dont je ne trouvais décidément pas trace. *L'Annonce faite à Marie*, le bulletin d'information de l'A.E.D.E.F., m'a étonnée tellement le reste d'une certaine littérature française et, à travers elle, d'un certain catholicisme, résonnait dans le nom. Si *L'Annonce faite à Marie*, « généralement distribué dans les cours » et disponible au Soulier de satin (les deux font la paire), était bien l'ancêtre du *Pied*, le saut de l'un à l'autre était époustouflant. Le Soulier de satin ne s'entend plus aujourd'hui de la même oreille, mais je m'égare.

De tous les noms glanés dans le guide de 1994-1995, celui de *L'Annonce faite à Marie* se rapprochait le plus de l'objet de mon enquête, à savoir la création littéraire, sauf qu'il s'agissait d'un bulletin d'information, pas d'un journal. Avec la panoplie d'activités organisées par le conseil exécutif de l'A.E.D.E.F., le bulletin avait manifestement sa nécessité pratique. J'ignore à quelle cadence et pendant combien d'années l'A.E.D.E.F. a organisé « des soirées Paroles et musique, des dîners-causeries, des partys, des soirées vidéo, des parties de ballon-balai, de basketball, de hockey, etc. »; je vois seulement que le sport a aujourd'hui disparu de la liste des activités associatives, mais c'est une autre histoire.

En parcourant le guide de l'année suivante (1995-1996), j'ai dû admettre que mes élucubrations sur le saut séparant *L'Annonce faite à Marie* du *Pied* étaient sans fondement :

Rejeton littéraire de l'année 1994-1995, *La Muse du département* (nom tiré d'une œuvre de Balzac) perpétue la tradition créatrice et journalistique de l'A.E.D.E.F. Le journal étudiant, qui paraît généralement trois fois par années, rassemble des chroniques culturelles et des dessins tout en laissant une grande place aux textes de création des étudiants. Si vous aimez taquiner la muse, joignez-vous à l'équipe de rédaction qui se forme au début de l'année universitaire.

*Le Pied* s'inscrivait donc dans le prolongement de *La Muse* (rien à voir avec *L'Annonce* comme je l'avais d'abord cru), ce qui confortait malgré tout ma théorie du saut accompli au passage, passons. Si l'amorce d'une filiation se profilait, la tradition créatrice et journalistique à laquelle on faisait allusion renvoyait à une sorte d'évidence dont je ne trouvais guère de trace dans le premier guide : *rejeton littéraire* de qui, de quoi? Il manquait un maillon à cette courte chaîne, mon enquête piétinait.

Par acquit de conscience, j'ai feuilleté la « structure détaillée des programmes ». Les cours de création littéraire étaient aussi rares que leur intitulé était vague : *Création littéraire 1* dans le bloc Initiations; *Création littéraire 2* et *3* dans le bloc Recherches... En ce temps-là, le

programme se déclinait par séries de deux, trois, quatre, voire cinq cours à l'intitulé identique. La création littéraire s'inscrivait dans une petite moyenne, trois pas de danse perdus dans le grand bal des siècles, des littératures nationales et des aires géographiques, sorte de récréation, mettons. S'il existait une tradition créatrice et journalistique au Département, elle n'apparaissait pas dans le cheminement proposé aux étudiants de premier cycle.

Lisane m'a envoyé le scan de la mineure en pratiques d'écriture, créée en 1988 et active jusqu'en 1994 – année à laquelle le premier guide a été distribué. La mineure n'a pas « marché », mais a-t-elle quelque chose à voir avec le « rejeton littéraire de l'année 1994-1995 »? À moins que ce ne soient les Jacques Brault, Monique Bosco, Jean Larose, François Hébert, Pierre Nepveu et d'autres qui ont transmis la petite bouture, entrant dans les classes avec des piles de livres, s'emportant parfois, incarnant malgré eux un modèle, un contre-modèle, gribouillant des dessins en écoutant les étudiants d'une oreille distraite, attentifs à autre chose, au rythme, à d'autres voix dans la voix, d'autres mots dans les mots, retournant l'écriture comme une veste, laissant planer des moments d'intense émotion puis reprenant la parole, la glose, le travail avec, dans les mains, un tremblement léger.

La fin de l'été approchait, les avions volaient bas dans le ciel de Montréal. On oublierait en quelle année le vocable de « recherche-crédation » s'était imposé comme on avait oublié l'intitulé du premier cours de création donné au DEF et l'histoire du *rejeton* de l'année 1994-1995, mais l'histoire ne s'arrêterait pas là. Le temps pressait, je n'ai pas poursuivi l'enquête.

# Cours d'art

Bernard Dupriez

J'avais vu une affiche dans la rue : COURS D'ART et je m'étais inscrit, étant artiste, plus curieux que réellement intéressé. Que pouvait-on m'apprendre?

Mais je n'avais pas de temps. À l'heure dite, il aurait fallu que je quitte le cours pour un autre rendez-vous, à l'autre bout de la ville, une demi-heure plus tard.

En chemin, je fis la remarque d'une nouvelle mode, pour homme, long paletot en drap léger de couleur douteuse, à col fermé, avec petite casquette assortie. Et comme il en traînait un sur le sol, eh bien, je le ramassai. Qu'en faire? J'avisai une tige de métal près d'une poubelle et la juchai dessus. Était-ce bien le moment de jouer? Je la brandis parmi la foule qui se hâtait en tout sens. Inutile d'essayer d'attirer l'attention de personne. Mieux valait abandonner ces oripeaux et courir au plus vite au lieu de rendez-vous. Je serais le dernier...

Je tentai de couper par des ruelles mais l'une était un cul-de-sac, une autre était obstruée, je perdis encore du temps. Et me voici, hors d'haleine, à l'adresse indiquée, accueilli par le responsable en personne, qui se préparait à faire le cours. Le sujet du jour, me dit-il, est LE CADRE. Il me montre déjà deux plateaux rectangulaires. Le plus petit, il le dépose sur l'autre, à l'envers, pour que le rebord adhère à la surface, et il tire une ligne.

Arrive un second auditeur, qui prend la parole aussitôt. Il est volubile. Lui aussi avait fait ainsi pour tracer un cadre. Il faut le faire avant de peindre. Ce qui compte n'est pas le sujet. C'est LE CADRE. Commencer par là, et cetera, et cetera. Je me retourne. La salle s'est emplie sans bruit. L'organisateur se dirige vers une petite tribune muni de ses deux plateaux. Je trouve une chaise dans un coin. Je regarde ma montre. Dans un quart d'heure...

Il explique. Le cadre est une question d'esthétique pure. Il ne doit aucunement dépendre du sujet. On a tort de penser qu'il faut savoir dessiner. Ce n'est pas le tableau qui compte. Erreur profonde. Peu

importe le tableau, il lui faut un cadre, et un cadre qui n'ait rien à voir avec le sujet. Surtout, que le sujet ne déforme pas le cadre, comme il arrive en bande dessinée. Il deviendrait une frontière, un territoire disputé, comme l'enclave de Givet, où Napoléon impose à la Belgique de lui céder une ville qui est dans les Ardennes belges mais d'accès facile pour la France, par la Meuse. Une frontière n'a rien de rationnel. Rien de pur. Les belligérants s'imposent par la force des paix négociées qui donnent tout à l'un, rien à l'autre, encore heureux d'avoir la vie sauve. L'art, lui, est le rayonnement de la Justice. Il est d'une justesse sans entorse. Il est libre, égal et fraternel. Il est géométrique. Il obéit à une formule. C'est de la mesure. Que sa ligne soit droite ou courbe, elle est régulière de toute éternité. S'il y a des angles, ils sont égaux. Le cadre est de l'art en soi. Indépendant des aléas et des abus.

À l'heure qu'il est, je devrais déjà me trouver à mon autre rendez-vous de la matinée. Que faire? Subir la suite? Tout le monde le fait. Ces évidences n'ont pourtant convaincu personne. On se tait pour ne pas déranger ses voisins. On n'en pense pas moins. D'ailleurs, le cadre, on s'en passe. On ira chez l'encadreur. Ou le client s'en chargera. C'est le client le problème. Qui va acheter le tableau? Comment le mettre sous ses yeux? Comment le convaincre ensuite? Lui donner envie de le posséder? Or, il le posséderait à notre place. Nous devrions nous en déposséder. Il faut que nous le lui fassions sentir, à cet acheteur à porte-feuille et sans âme, combien notre œuvre est le fruit de l'amour. Nous nous y sommes mis tout entier. Chaque tableau est unique. Irremplaçable. Sans son cadre. Sans cadre.

Mais non : l'art est un geste gratuit. Le sujet n'est rien, ni le cadre, ni l'artiste si son nom n'est pas déjà bien connu. Et il faut presque être mort avant que cela soit.

Telle est la condition de l'artiste. Elle est comme la condition humaine. Il lui faut un cadre. Peu importe le sujet. Aucun succès. L'idée pure en face de la réalité commune. Pourtant, tout le monde croit en savoir bien assez. Seuls savent ceux qui comprennent qu'ils n'y comprennent rien et que la réalité domine et dépasse et surpasse et se donne et se livre. Par l'art. Tout nous attend. Nous attendons encore, tout. Rien ne vient. Un jour, qui sait?

Quelques jours plus tard, comme je me rendais à l'épicerie du coin, je remarquai que l'encadreur, dont le commerce était en face, avait disparu, cédant la place à une vitrine presque vide, annoncée par un seul mot en caractères minuscules, tracé à droite, verticalement : *article*.

Était-ce une boutique en transformation? Mais le vide était propre et soigné et l'annonce toute neuve, impeccable. Curieux, je m'approchai, hésitant. Une jeune femme venait de sortir pour punaiser sur le chambranle un petit avis griffonné à la main. Comme elle tenait autre chose de l'autre main, l'opération d'enfoncer la punaise se révélait laborieuse. Je saisis le prétexte de l'aider pour me renseigner davantage et elle s'acquitta de la tâche en me remerciant. – Que veut dire « article », articulai-je. – C'est le nom de la galerie. – C'est une galerie d'art? Elle me regarda comme si j'étais idiot. Tout le monde ne le savait-il pas?

Ainsi l'encadreur était-il devenu une galerie d'art... Curieuse coïncidence. Naturelle, au fond. Les lieux n'avaient peut-être même pas changé de main, après tout. Le père avait cédé la place aux enfants, qui avaient décidé de pousser plus loin dans la direction adoptée. Comme client, autrefois, j'avais rencontré le père, la mère, peut-être l'un ou l'autre des enfants. C'était des juifs hassidiques qui n'avaient pas encore tout à fait abandonné la vêtue et la coiffure mais qui encadraient toutes sortes de choses, pas seulement le portrait de l'ancêtre et du rabbin, ou la photo de famille. Ils avaient des clients non juifs et leur horizon artistique s'était progressivement élargi, à mesure que leurs marques d'appartenance à une secte disparaissaient. L'habitude et le goût leur avaient permis d'acquérir une sûreté étonnante dans le choix de la moulure, du fond et de la dimension qui convenaient à chaque sujet. Ils avaient tout un choix de modèles et conseillaient les couleurs adéquates dans les moindres nuances.

Était-ce leurs enfants ou des amis qui avaient décidé, quand ils se retirèrent, d'aller plus loin? La galerie affichait un style plus qu'ascétique. Un objet par mur. Une œuvre dans chaque direction pour le regard. Éviter les effets de bord, de contexte, les comparaisons. L'objet d'art est unique. Tout empiètement ne peut que nuire. Mais commercialement? Justement! On lutte maintenant contre la commercialisation mondiale, dont le succès a causé la ruine du plus

grand nombre des commerçants et des artisans. À chacun sa sphère de consommation et de production. Proximité! Singularisations. L'amateur est aussi unique que l'objet qu'il peut convoiter pour sa beauté. L'un et l'autre se conviennent par une rareté inégalable. Inutile de passer par l'opinion du plus grand nombre et de tout claironner par les médias. Haro sur la pub immonde qui se rabaisse aux instincts primitifs. Distinguons-nous au lieu de vulgariser. Défendons-nous au lieu de nous livrer aux politiciens. Bref...

La dame, maintenant, avec qui j'avais pénétré dans sa galerie, aussi vide de clients possibles que d'objets en trop, me débitait le discours appris par cœur pour s'acquitter de son rôle. Carl Trahan additionnait de traits noirs une surface blanche pour créer une forme illisible en provenance toutefois de lettres parfaitement identifiables, si elles n'avaient pas été accumulées les unes sur les autres. Caractères hébreux dénaturés? Non : replacés dans leur vérité formelle, privés de leur fonction antique, devenue inutilisable. C'est la chose, sa structure, et non plus sa signification et sa fonction sociale, d'asservissement, qui devient objet de compagnie, sinon de contemplation et d'admiration. Cheminement rétrograde? Oui pour l'absence de finalités constitutives d'inégalités sociales et économiques. Mais tel est le but, au contraire, de ce soulignement de la matière et de sa forme seule, belle de sa limite, de son absence de valeur symbolique. Plus de Yahvé : rien que les lettres, illisibles par leur superposition.

Ainsi les êtres sont-ils maintenant devenus égaux dans un nivellement qui s'obtient par la reconnaissance d'un objet immédiat qui n'est rien de particulier que l'idée de lui ôter toute finalité. Oui, voilà ce que rapporte dans ses bagages un Québécois qui a séjourné à Berlin : une découverte de la fraternité universelle minimale, une critique des préjugés sectaires, une religion de l'expression pour soi de sa propre libération, proposée comme terrain d'entente à qui peut saisir combien elle est originale, par rapport à la famille, au milieu.

Entre nous, il serait allé à Tombouctou ou à Saint-Petersbourg, il aurait pu découvrir la même chose, et il n'a pas découvert l'Allemagne. À moins que ses amis allemands ne l'aient mis sur la piste qu'il suit maintenant avec tant de conviction, comme si elle ne lui était pas personnelle, mais qu'elle constituait la poétique artistique de l'avenir. N'empêche. C'est sur sa voie personnelle qu'il peut rencontrer dans le

quartier la meilleure audience. Nombreux y sont ceux que les caractères hébraïques ont hantés comme clé illisible de l'Univers. Et tous doivent trouver un moyen de les exorciser. Moi, avec mon appartenance d'origine chrétienne, je devrais faire la même chose de l'alphabet latin. Le dessin serait quelque peu différent. Cet alphabet n'évoque plus le texte liturgique attribué au divin Crucifié. Il est courant, comme notre système de datation, lui aussi émanant de ladite source, et malheureusement perdue de vue de tous leurs utilisateurs ou presque. Malheureusement ou heureusement? Les pontifes des confessions qui se réclament du message évangélique ont encore du respect, sinon de l'audience.

L'art incite à se poser bien des questions, semble-t-il.  
Il évolue. Suivons son cours.

Le commentaire a pris une importance grandissante. Difficile de comprendre sans celui-ci. La galerie en propose un particulièrement fourni en perspectives engagées. « *articule* est un centre d'artistes autogéré qui se consacre à la diffusion d'un large éventail de pratiques en art actuel, s'intéressant plus particulièrement à l'engagement social, à l'interdisciplinarité et à l'expérimentation artistique. » Ce qui est montré a besoin d'être situé, et expliqué. Question de cadre, encore, mais dans un sens plus large : culturel. La forme et le fond sont débordés par la situation et l'intention. La vision de l'homme ne peut plus être intellectualiste, décrite dans les livres, d'avance. Le monde est en train de se faire. Tous y sont conviés à égalité, démocratiquement en quelque sorte. Ces nouveaux idéaux pas encore très mondiaux, mais vers lesquels convergent les intérêts de toutes sortes, pénètrent jusqu'aux beaux-arts. Le cadre s'élargit. L'artiste n'est plus au service du prince, comme sous l'Ancien Régime, ni de l'art, comme à l'époque romantique, symboliste et surréaliste. Il met l'art à son service, au service de tout un chacun.

# Fragments rauques : en coulisses!

*Véronique Grondines*

J'avais envie d'un projet. Un projet théâtral. Une mise en lecture. Je désirais ardemment mettre en valeur le théâtre à l'Université de Montréal.

Mais quoi? Pourquoi? Comment?

Toutes ces questions se bouscuaient dans ma tête jusqu'au moment où m'est venue une idée : « Parles-en à Jean-Michel!<sup>1</sup> »

De : Véronique Grondines  
Envoyé le 8 novembre 2011, 13h34  
À : Jean-Michel Thérout  
Sujet : Projet

Salut!

Je voulais te parler d'un truc auquel je pense depuis un petit bout de temps. J'avais en tête d'élaborer un projet de mise en lecture de textes. Comme tu as participé au projet de pièce de théâtre il y a deux ans, tu pourrais peut-être m'aider?

J'attends de tes nouvelles,  
Véronique

Et si jamais tu préfères me parler par voix humaine, ce qui est d'autant plus agréable (pas pour ma belle voix, quoique...), tu peux m'appeler.

Le lendemain, je recevais un appel de sa part : « Un projet théâtral! Oui, bien sûr! On se voit jeudi, 10 h, à la Brûlerie Saint-Denis sur Côte-des-Neiges! »

La rencontre a été assez rapide. Comme la nature du projet n'était pas fixée, nous devions déterminer en quoi il allait consister. Certes,

<sup>1</sup> Jean-Michel Thérout, étudiant à la maîtrise et théâtrophile assumé.

nous nous entendions sur le fait que monter une pièce de Feydeau nous procurerait beaucoup de plaisir, mais nous savions que cela ne nous satisferait pas totalement. Nous voulions une idée originale. Laquelle?

Nous nous sommes quittés en planifiant le rendez-vous suivant, sept jours plus tard, même lieu, même heure.

C'est Jean-Michel qui a apporté l'idée de lire des textes de théâtre écrits par des étudiants du département. Ça nous permettrait de mettre en valeur la création théâtrale à l'Université de Montréal et, en plus, on ferait sortir de l'ombre un immense bassin de talent! Il nous fallait maintenant envoyer un appel de textes auprès des étudiants, prendre contact avec des diplômés en création théâtrale, prévoir l'endroit et le moment de notre mise en lecture... Nous nous sentions prêts à affronter ce défi.

S'en est suivi une période assez calme où nous avons attendu les textes des étudiants. Pour ce qui est de l'endroit où nous allions présenter cette mise en lecture, ça a été assez facile à trouver. Nous avons convenu que le Café l'Artère serait parfait, puisqu'on pouvait facilement y faire ce type de soirée et que l'ambiance reflétait ce que nous désirions projeter : quelque chose de sympathique et de simple.

Au temps des fêtes, le marathon de lecture de textes a débuté. Il nous fallait chacun lire la vingtaine de textes reçus pour la mi-janvier tout en terminant nos corrections, car en plus de nous être embarqués dans ce merveilleux projet, nous devions aussi accomplir nos tâches de correcteurs pour la session d'automne.

C'est après la lecture des textes que le temps s'est mis à filer rapidement... un peu trop rapidement. Nous avons eu une longue rencontre afin de sélectionner les textes que nous voulions mettre en lecture. Ceux qui étaient prêts à être montés, ceux qui méritaient un peu plus de travail... Nous tenions à présenter une soirée efficace et équilibrée. Certes, le choix a été difficile, mais nous avons réussi à cerner les textes que nous trouvions les mieux adaptés pour le projet. Ça ne s'est pas arrêté là. Nous devions rencontrer tous les auteurs afin de parler de notre démarche, décider quels extraits nous allions monter et quelles coupures nous devions effectuer au besoin.

Ces rencontres ont été très fructueuses puisqu'elles nous ont permis de mieux connaître les auteurs que nous présenterions ainsi que leurs attentes, car s'embarquer dans un pareil projet sans connaître les

auteurs s'avère une énorme erreur. Comment nous assurer que nous comprenions l'esprit du texte si nous ne connaissions pas l'auteur lui-même? Cette idée de l'imposteur nous rebutait manifestement. D'ailleurs, lors de la première lecture ou représentation d'une pièce, pour bien faire comprendre au public l'univers de l'auteur et de ses personnages, il faut demeurer le plus près possible du texte afin de ne pas le dénaturer, sans pour autant y rester fidèle coûte que coûte.

Dès que les rencontres furent terminées, nous avons commencé le marathon de la réalisation du projet de manière concrète : trouver les comédiens et l'équipe de réalisation du tournage des entrevues avec les auteurs, réfléchir aux questions que nous allions leur poser, déterminer le moment de la générale... Nos semaines se remplissaient, au fur et à mesure, de tâches à accomplir, à vérifier, à confirmer.

Évidemment, organiser un événement se fait rarement sans faille. À la mi-mars, nous avons fait face à deux problèmes majeurs : un comédien a dû quitter notre équipe puisqu'il n'avait pas suffisamment de temps à nous consacrer – à son grand désarroi – et nous devions absolument trouver un monteur puisque notre réalisatrice ne pouvait pas assurer cette fonction. Un branle-bas de combat a suivi l'annonce de ces nouvelles. Appels après appels, nous avons finalement trouvé, aux alentours du début du mois d'avril, nos collaborateurs manquants. Un vent de soulagement nous a aussitôt rassurés. Ça y était. Nous pouvions désormais passer deux jours de tournage en paix avec les auteurs dans un chouette café – la propriétaire de La Petite Cuillère a chaleureusement accepté notre équipe de tournage pour la fin de semaine de Pâques – et commencer nos répétitions. Par chance, un esprit d'ouverture et de convivialité entourait notre équipe de comédiens. Nous nous sentions réellement entre bonnes mains et recevions de nombreux commentaires constructifs de leur part afin de garantir l'efficacité de cette soirée. Certes, planifier un horaire avec quatre comédiens n'est pas chose facile, mais nous avons su nous débrouiller avec seulement cinq répétitions et une générale. De plus, le temps que prenait chaque comédien pour travailler son texte à la maison transparaissait lors des rencontres. L'investissement d'Émile Dupré, le compositeur de la soirée, a aussi grandement amélioré la qualité de notre travail.

À moins d'une semaine du grand soir, nous étions sur le qui-vive,

prêts à affronter tous les pépins possibles. Même le soir de la générale...

Oui, parce que si une générale, on le dit souvent, se déroule trop bien... ça porte malheur. Heureusement, la nôtre a duré longtemps, très longtemps. Elle a été remplie de problèmes techniques (le son de la vidéo en cacane, les éclairages, etc.) et les commentaires constructifs étaient à l'honneur. Grâce à Jeanne Bovet, qui a gracieusement accepté de voir la générale, nous avons profité d'un second regard sur notre travail. Elle a pu constater les bons et moins bons choix que nous avons faits et nous conseiller pour la représentation. La soirée s'est terminée assez tard, voire assez tôt! Mais nous en sommes sortis très confiants.

De : Jean-Michel Thérout  
Envoyé le 7 mai 2012, 02h19  
À : Marc-André Poliquin, Sébastien Labbé-Proulx,  
Connie Vachon, Isabeau Blanche, Véronique Grondines,  
Émile Dupré  
Sujet : Merci!

Après une soirée si remplie, où tout le monde a donné plus que son lot d'énergie, je vous dois mille mercis!

Je suis très enthousiaste quant au résultat de ce soir. Vous m'avez tous impressionné : je crois que la scène, les lutrins, la position debout vous ont permis d'aller encore plus loin que durant les répétitions. Il y a eu des moments magnifiques.

Et la voix de Marc-André, quel beau cadeau!

Merci aussi pour votre capacité d'adaptation, dans le cadre d'un petit projet comme celui-là. Je suis très conscient de la valeur de votre implication. Le petit nombre de répétitions, la quantité de textes qui demandent tous leur traitement de faveur font que nous nous sommes retrouvés avec une générale qui ressemble beaucoup plus à un premier enchaînement complet... et je suis vraiment fier de la vitesse avec laquelle vous suivez les nombreux changements que nous sommes (encore!) en train de faire.

Je pense que les auteurs ne seront pas déçus une miette de la confiance qu'ils ont placée en nous.

Alors merci messieurs les comédiens, merci Mesdames les comédiennes, merci Monsieur le musicien et merci ma chère corégisseuse.

C'est un plaisir de travailler avec vous, et une chance de pouvoir compter sur vos talents.

Jean-Michel

De : Jeanne Bovet  
Envoyé le 7 mai 2012, 22h41  
À : Véronique Grondines, Jean-Michel Thérout  
Sujet : Merci

Bonsoir Véronique,

Merci beaucoup de votre message, et félicitations à vous, Jean-Michel, les comédiens et le musicien pour cette exigeante générale, plus longue sans doute qu'aucun de nous ne l'avait prévu! Ce spectacle est une excellente initiative et cela promet une très belle soirée jeudi. J'espère que tout en vous étant utile, je suis restée suffisamment « discrète », pour reprendre les termes de votre demande.

Et, *last but not least*, pouvez-vous me garder 2 billets? Je passerai les chercher au CRILCQ mercredi après-midi.

Bons derniers préparatifs et à très bientôt!  
J. Bovet

Les derniers jours de marathon se sont déroulés intensément. Incapable de me concentrer sur autre chose, je me suis occupée à envoyer des invitations ici et là à différents contacts du milieu théâtral et à gérer les derniers soucis (réservations, technique, etc.).

C'est lors de la soirée que nous avons reçu la plus belle surprise : tout s'est déroulé sans le moindre pépin et les comédiens et le musicien ont livré une performance incroyable! Il faut le souligner, car plusieurs changements notables avaient été apportés quelques jours plus tôt. D'autant plus que le public a su s'armer de patience et d'écoute attentive malgré la dense programmation. C'est ce soir-là, en prenant ma bière fort méritée avec toute l'équipe, que j'ai compris toute l'importance de l'urgence que je ressentais l'automne dernier : je devais, avec l'aide d'une équipe hors pair et d'un corégisseur passionné à cent milles à l'heure, mettre sur pied une mise en lecture de pièces de théâtre afin de valoriser ce volet de notre département qui reste trop souvent dans l'ombre. Je peux affirmer, avec humilité et sincérité, que participer à *Fragments rauques* m'aura beaucoup appris. Certes, j'ai pu

y confirmer que ma place se situe bel et bien dans ce milieu et j'y ai connu, de fond en comble, les étapes de la production théâtrale, mais j'ai aussi appris qu'il fallait une première édition de ce genre pour enfin instaurer ce qui pourrait devenir une tradition départementale. Et c'est ce que Jean-Michel et moi espérons le plus, du plus profond de notre cœur : que de cette soirée naisse une tradition où nous pourrions valoriser et sortir du fond des tiroirs les créations théâtrales des étudiants de notre département.

Alors, on se dit à l'année prochaine<sup>2</sup>!

<sup>2</sup> Jean-Michel et moi tenons à remercier le Département des littératures de langue française et Francis Gingras, directeur par intérim du DLLF, d'avoir accepté d'intégrer cet événement dans la programmation des festivités entourant le 50<sup>e</sup> anniversaire du département. Grâce à leur soutien et à leur implication, nous avons pu réaliser notre projet plus facilement et le présenter à un grand nombre de spectateurs.

## Le charme a assez duré

Nicholas Cotton et François Jardon-Gomez

Personne ne sait vraiment qui il est. On prétend qu'il habite à Montréal quelque part sur le Plateau Mont-Royal (son adresse aurait même déjà été dévoilée par Robert Lévesque), que chaque journaliste culturel l'a déjà rencontré une fois, sans le savoir.

Bon nombre de théories loufoques ont déjà été avancées sur sa véritable identité : Luce Guilbault – aujourd'hui décédée –, Robert Charlebois (pour qui il a déjà écrit des chansons), Francis Mankiewicz (pour qui il a écrit deux scénarios et qui est aujourd'hui décédé), le maire Jean Drapeau (aujourd'hui décédé) et plusieurs autres encore, dont un joueur des Canadiens de Montréal (qui reste, à ce jour, inconnu).

L'homme ne se présente pas en public (ni même en privé, il faut croire, puisque son éditeur affirme ne lui avoir jamais parlé au téléphone), c'est sa (prétendue) femme, Claire Richard, qui traite toutes ses affaires. Même elle ne sait pas ce qu'il fait, se bornant à dire qu'il passe plusieurs heures par jour enfermé dans son bureau, à l'étage.

Réjean Ducharme est une anomalie, un mythe. En cette époque de surmédiatisation, alors que n'importe quelle information est disponible à tout moment, l'auteur québécois fait figure de curiosité. La race des ermites littéraires disparaît peu à peu : J.D. Salinger, qui n'avait accordé qu'une seule entrevue dans les quarante dernières années, est mort il y a maintenant deux ans. Il est devenu une pratique courante, voire obligatoire, qu'un auteur participe à la promotion de son œuvre en accordant des entrevues et en se prêtant au jeu médiatique. Malgré tout cela, l'homme fait encore figure de fantôme après toutes ces années et l'intérêt envers la découverte de la véritable identité de l'auteur est aujourd'hui disparu.

Cependant, des informations récentes acquises par un informateur anonyme nous amènent à croire, après de nombreuses recherches, qu'il

*Note : Ce texte est paru pour la première fois dans Le Pied en mars 2010, volume 8, numéro 2.*

y a pourtant une piste qui n'a pas encore été explorée, une piste de prime abord farfelue, certes, mais qui s'impose maintenant, à la lumière des informations obtenues, comme étant certainement valable. Les textes de Réjean Ducharme font état d'une maîtrise (presque) parfaite de la langue, nous le savons : le « mal-écrire » doit être bien fait et implique de savoir comment déconstruire le langage. N'oublions pas non plus que les romans de Ducharme sont truffés de références culturelles et littéraires. Prenons par exemple le roman *Va savoir*, publié en 1994 : une étude intertextuelle permet de montrer des liens avec *Le lys dans la vallée* de Balzac, *L'éducation sentimentale* de Flaubert ou encore des textes médiévaux presque oubliés (tel que présenté par F. Gingras dans son étude « Ducharme et la quête du Graal », à paraître prochainement). Les références mythologiques, grecques et latines, sont aussi présentes dans bon nombre de ses textes; il va sans dire que l'auteur québécois, malgré la figure d'instinctif et d'autodidacte qui lui a longtemps été accolée, possède une culture qui n'est pas sans rappeler celle des gens les plus instruits. Ceci nous permet d'avancer que Réjean Ducharme n'est nul autre qu'Élisabeth Nardout-Lafarge, professeure titulaire au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal. En sa qualité d'universitaire et d'intellectuelle, il apparaît évident qu'elle possède les connaissances évoquées plus haut.

Évidemment, la question de l'âge pose problème : *L'avalée des avalés* paraît il y a maintenant 46 ans, en 1966. Une de nos sources, dont nous allons taire le nom, nous informe que M<sup>me</sup> Nardout-Lafarge est, sans aucun doute, familière aux théories du D<sup>r</sup> Emmett Brown, expliquées dans ses ouvrages *Le convecteur temporel et vous* ainsi que *Les dangers de la rupture du continuum espace-temps*. Selon le D<sup>r</sup> Brown, le voyage dans le temps est possible grâce à un convecteur temporel de son invention (fonctionnant principalement au plutonium, ou encore grâce à des rebuts ménagers).

Les théories du D<sup>r</sup> Brown ont commencé à circuler dans le milieu des années 1980, soit une vingtaine d'années après la publication de *L'avalée des avalés*. Tout porte à croire, selon notre source, qu'il existe un lien intime entre le D<sup>r</sup> Brown et la jeune Élisabeth Nardout-Lafarge. Deux ans seulement séparent en effet les premières expérimentations du docteur dans la petite ville de Hill Valley (1985) et l'obtention d'un

Ph. D. à l'Université McGill par M<sup>me</sup> Nardout-Lafarge (1987). Notre informateur tient à préciser qu'il détient la preuve que l'une de ces expérimentations sur le temps avait pour objectif caché de prendre contact avec la jeune Élisabeth afin de lui confier le secret du voyage dans le temps. En ce sens, Élisabeth Nardout-Lafarge aurait très bien pu effectuer un retour en arrière pour venir modifier le continuum espace-temps, dotant ainsi la communauté québécoise d'une sorte de héros littéraire national, participant du coup à un projet pilote dirigé par le D<sup>r</sup> Brown. Joint à son chalet où il coule maintenant des jours heureux, le D<sup>r</sup> Brown s'est fait avare de commentaires et maintient seulement que « l'avenir n'est pas écrit ».

Une analyse numérologique permet de légitimer les faits rapportés par notre informateur. Selon ses dires, le choix de l'année 1966 (publication du roman de Ducharme) ne serait pas aléatoire. Le « projet NLD » qui voit le jour en 1987 – obtention du Ph. D. par M<sup>me</sup> Nardout-Lafarge – portait à l'origine le nom *Projet 80-4.4*. Si la date de 1966 coïncide avec celle de 1955 (le premier retour dans le temps par un humain selon le *Projet 01-1.1*) par la répétition méthodique des deux derniers chiffres (55 versus 66), d'autres éléments de preuve peuvent encore être évoqués pour justifier le choix de cette date qui apparaît *a priori* arbitraire. Notons d'abord la coïncidence du chiffre « 5 » dans l'addition des éléments suivants :

$$\text{Réjean Ducharme : } 6 \text{ lettres} + 8 \text{ lettres} = 14 : 1 + 4 = 5$$

$$\text{Élisabeth Nardout-Lafarge : } 9 \text{ lettres} + 7 \text{ lettres} + 7 \text{ lettres} = 23 : 2 + 3 = 5$$

Toujours selon les préceptes de la numérologie, nous pouvons réduire l'année 1966 au chiffre « 4 » :

$$1966 : 1 + 9 + 6 + 6 = 22 : 2 + 2 = 4$$

Si nous additionnons les deux résultats (4 et 5), nous obtenons le chiffre « 9 », symbole du carré parfait (3 x 3), mais aussi le nombre de juges à la Cour Suprême du Canada et des États-Unis, le nombre de muses dans la mythologie grecque, le nombre de planètes dans notre système solaire (avant l'exclusion honteuse de Pluton), le nombre de mois pour une grossesse normale et le nombre de vies du chat.

Il est possible en définitive de diviser le chiffre 9 par le nombre d'années moyen pour l'obtention d'un doctorat (3) et nous obtenons la racine carrée de ce même chiffre (9), soit le « 3 ». Maintenant, si nous soustrayons l'année 1966 du numéro de local de M<sup>me</sup> Nardout-Lafarge (soit le 8044), nous obtenons aussi le chiffre 3, comme nous le montre le calcul suivant :

$$8044 - 1966 = 6078 : 6 + 0 + 7 + 8 = 21 : 2 + 1 = 3$$

Les sceptiques n'auront alors qu'à mettre en relation le nom de code du projet : 80-4.4 avec le numéro du local de M<sup>me</sup> Nardout-Lafarge, le 8044, pour se convaincre de la chose.

Il nous a évidemment été impossible d'obtenir les commentaires de M<sup>me</sup> Nardout-Lafarge sur cette affaire. Pourtant, nul besoin de sa confirmation puisqu'il appert que M<sup>me</sup> Nardout-Lafarge aurait, de toute évidence, crypté son projet : l'anagramme de son prénom, « Élisabeth », nous montre sa vraie nature : « Hâbiletés », ne laissant aucun doute sur ses capacités de mystification. Une étude comparative des noms « Réjean Ducharme » et « Élisabeth Nardout-Lafarge » nous mène également sur une piste probante. En combinant les deux noms et en réorganisant les lettres obtenues par cette combinaison, nous sommes en mesure de dévoiler le vers énigmatique suivant :

« Ah! Si un doute fragmenté bâcha, je le deal! Arrr. »

Vers qui peut bien entendu se laisser lire de la manière suivante : « (interjection)! Si tu crois qu'un doute morcelé persiste à couvrir d'un voile opaque la vérité, c'est bien parce que j'en suis responsable! (onomatopée) ».

## Les stimuli intellectuels (la coke, Larose, etc.)

### Quelque chose comme un témoignage

Marilyn Lauzon

avril

Voici une étudiante. Elle a 18 ans. *J'ai 18 ans, c'est vrai.* On est en 2007. *Oui, oui, 2007, c'est ça.* Elle s'est inscrite au baccalauréat en littératures de langue française et se rend pour la première fois à l'Université de Montréal, au pavillon 3200, rue Jean-Brillant. Elle est anxieuse à l'idée de trouver le local indiqué sur la feuille qu'elle tient fermement entre ses doigts. *Bon, j'ai grimpé les escaliers, pis là y'a six grosses portes bleues que j'ose pas ouvrir. J'suis figée. J'ai trop peur d'entrer... t'imagines si de l'autre côté c'est un auditorium rempli, et que 300 visages perplexes se tournent vers moi?* Soit. Elle va sur chacun des paliers à plusieurs reprises et chaque fois, elle se heurte à ces six portes givrées, enroule une mèche de cheveux autour d'un doigt et se sent narguée. *Scheisse, ça me niaise tout ça! J'trouverai jamais. J'aurais pas dû venir, anyway : une séance d'information, ça sert à quoi? J'suis pas conne, j'sais me servir d'Internet, si c'est juste pour m'inscrire à mes cours...* Signe de la providence, une porte s'ouvre et laisse passer un étudiant pressé. Elle a le temps d'apercevoir que derrière ces portes, il n'y a aucun visage, aucune classe bondée; qu'un simple corridor. *Quelle conne! J'suis tellement conne!* Finalement, elle trouve le local. *OK, j'suis trop hot, j'suis trop hot!* Mais les autres nouveaux ont l'air soit niais, soit antipathiques. *Noñ, non, pas tous. Alexandra, elle, elle est gentille, je crois qu'on deviendra amies. Elle sourit.* Bon. Cela étant dit, elle a quand même ressenti plus d'affinités avec « les plus vieux », ceux qui sont déjà bien installés dans ce microcosme et qui l'ont invitée à boire un verre. *Ouais! Ils sont*

*tellement cool! Tu t'imagines, ils trippent littérature autant que moi et on peut parler d'Hubert Aquin pis de toutes les autres auteurs que j'aime... J'capote. J'capote. Non, vraiment, j'capote. Elle s'excite et trépigne. J'm'excuse, j'suis un peu saoule. C'est vrai, elle a les joues rouges. Les anciens l'ont encouragée à boire et lui ont fait noter sur un vieux paquet de cigarettes les profs qui sont intéressants et ceux qu'il faut éviter à tout prix.*

août

Aux initiations, elle se fait remarquer. Aux autres nouveaux, elle crie : *Enwèye, go! cours! cours!... Déniase!* Elle est plus saoule que tout le monde, faut dire, et drôlement motivée. *J'me suis fait piquer par une abeille parce que j'avais d'la relish partout su'l corps. Ça fait mal en crisse. Pis là, j'suis toute collée. Mais j'l'ai bien rendu à mon chef d'équipe, j'lui ai sauté dessus pour le beurrer à son tour. Hehe!* Elle ne croyait pas que ça serait arrosé à ce point. Demain, elle sera encore ivre quand elle se rendra au travail. *Maudite job de marde, j'fais des hot-dogs en lisant Nietzsche à des parvenus pleins de fric qui ne savent même pas prononcer Nietzsche, mais qui me trouvent adorable pareil et me donnent de gros crisses de pourboires. Moi j'aurais envie de leur cracher dessus à ces golfeurs du dimanche ignorants et déplacés qui parlent de m'emmener au bout du monde sur leur yacht privé ou me proposent de marier leur fils, flic sur la Rive-Sud, en sortant la photo dudit prétendant de leur portefeuille bourré de billets de cent piasses. Elle n'aime pas son emploi. D'la marde, j'haïs tellement ça; j'suis l'ostie d'poupée qu'ils se sentent le devoir de cruiser pour flasher devant les collègues, parce que madame l'épouse est à la maison! Mais elle aime l'école. Pendant l'automne, elle lira Honoré d'Urfé, Nerval, les anonymes du Moyen Âge, Rabelais, Rimbaud, Uguay et Brault, à travers les odeurs de café brûlé et de hot-dogs steamés.*

septembre

Les cours ont commencé. Le premier jour, elle était vraiment impressionnée; elle est tout de suite allée rejoindre Alexandra, quelque part au milieu du grand auditorium du sous-sol du pavillon Jean-

Brillant, où les tables sont si basses qu'on ne peut se croiser les jambes aisément. *T'sais, une semaine après le début des cours, j'me suis dit fuck that, c'est comme le dernier moment pour profiter d'ma jeunesse, avant d'avoir à m'prendre trop au sérieux. Faque j'suis allée chez la coiffeuse me faire teindre les cheveux en fuchsia. Ça kicke des culs! Comme si on ne la voyait pas déjà assez, elle est maintenant la petite tête rose, qu'on peut repérer et stigmatiser à outrance. Au camp de formation de la FAÉCUM – parce que oui, elle a décidé d'être une étudiante impliquée –, on dira en se marrant : « En tout cas, celle avec les cheveux roses, faut JAMAIS qu'elle soit au bureau exécutif! » *Hmm, j'ai pas compris pourquoi ils ont dit ça. C'est méchant. T'sais, c'est pas parce que j'ai frenché trois-quatre personnes pendant la fin d'semaine que j'peux pas m'tenir tranquille quand c'est le temps! Moi, on m'avait dit que c'tait un ostie de gros party trash, le camp de formation... finalement, ils sont plutôt chochottes. Il faut dire que les étudiants en littératures de langue française l'avaient habituée à plus. Les 4 à 7 hebdomadaires du Soulier de satin (qui finissent dans les faits à 7 heures du matin) lui ont fait connaître des dépravations insoupçonnées jusqu'alors. Une fois j'me suis endormie avec la tête sur le chest d'un gars, pis mes cheveux lui ont toute déteint dessus. Il était tout rose et il capotait en se demandant c'qu'il allait dire à sa blonde. Moi j'm'en crissais pas mal. J'me crisse pas mal de toute, en fait, entre le jeudi pis l'vendredi... Le reste du temps j'étudie comme une démons.**

octobre

*Ce matin avant de partir pour l'université y m'est arrivé queq'chose de pas mal fou. J'étais dans l'entrée, en train de mettre mes souliers, pis j'ai bogué. Non mais carrément, mon cerveau a bogué, j'pouvais plus bouger. C'è cause de Jean Larose. J'me suis mise à penser tout d'un coup à son cours d'intro à la litt., pis à Rimbaud et à Bernanos et à Kafka et à Proust, et surtout à ce que Larose nous avait dit sur « le corps du texte » et puis tous les liens se sont comme faits dans ma tête, pendant un moment. J'avais les yeux pleins de larmes et un grand frisson m'a parcourue. Un moment d'épiphanie. En fait, j'te dis, c'était mon meilleur orgasme à vie.*

décembre

Les jeudis soir, l'étudiante de première année reprend l'exploration des narcotiques qu'elle avait pourtant délaissée depuis la fin de l'école secondaire. *J'peux pas dire que je me suis laissée tenter, hein, parce que j'ai toujours aimé essayer. J'me suis jetée par moi-même au devant de l'incitation en faisant tout c'qu'on peut faire dans l'arrière-boutique d'un bar crade qui laisse encore fumer les gens en dedans, mais qui demande quand même de franchir une petite porte en bois pourri pour consommer plus subtilement les substances disons, heu... « fortement prohibées ».* Elle a donc réussi à étirer encore plus les 4 à 7, avec une bande de téméraires, et a aussi développé l'art de se saouler deux fois dans la même journée. *C'est simple : faut faire une sieste entre les deux.* Bientôt, toutes ses semaines sont devenues celle des quatre jeudis. *J'suis pas fière de dire que même pendant l'temps des fêtes, à chaque souper de famille, j'me suis réfugiée dans les toilettes pour me poudrer le nez et m'engourdir la langue, pour sniffer l'entrain qui a tendance à m'faire défaut. Je sais, va falloir me calmer...*

février

Malgré les efforts, la décadence automnale s'étire et l'appel des libations est plus fort que tout. *L'hiver, c'est pas une période facile. C'est pas l'temps rêvé pour arrêter d'consommer.* Elle est parfois saoule en classe, mais se croit discrète. *J'me suis remise en brunette, j'flashe moins qu'avant.* Elle est déprimée, très déprimée, mais ce n'est pas la première fois : à 19 ans, elle a un long historique de dépressions. Lorsqu'elle fête, rien n'y paraît. Mais le jour, elle parle de suicide par-ci par-là, devant les grands yeux hébétés de ses pairs, qui ont pour leur part une motivation indéfectible. *J'commence à être fatiguée, mais vraiment fatiguée, tu vois c'que j'veux dire? J'suis vidée, et j'me remplis de n'importe quoi. D'hommes, entre autres, que je jette toujours au plus vite. C'est un art, tout ça, ouais.* (Une pause.) *Trouver un gars qui habite à côté de l'université, par exemple. Pratique. Piquer un t-shirt de Littfra chaque fois qu'mes vêtements puent parce que j'ai trop dormi dans le local étudiant, ou dans n'importe quel lit chez n'importe qui.* Les hommes, qu'elle utilise et qu'elle jette aussitôt,

s'étonnent de ce qui leur arrive. Ce jeune finissant des HEC, qui possédait déjà un condo et une voiture neuve, n'a particulièrement rien compris de la tornade qui est passée dans sa vie.

mai

La session d'hiver est tout juste terminée que l'étudiante, qui n'est déjà plus une « première année », retourne au club de golf où, à contre-cœur, elle passera l'été. *C'est vrai que ça m'dit rien d'y retourner, mais en même temps, j'suis plutôt heureuse que la session soit terminée. J'ai adoré les cours, mais là j'suis vraiment enthousiaste à l'idée de lire que des livres qui m'plaisent pendant tout l'été; j'en ai même sauté de joie lorsque le congé a commencé! Et maintenant, j'ai toujours trois livres dans mon sac, au cas où, parce que des fois, c'est plutôt tranquille sur le terrain de golf...* Depuis la fin des cours, elle prend plus de temps pour se reposer et a perdu l'envie – mais aussi les occasions – de se défoncer. Elle lit à l'abri du soleil les auteurs martiniquais qu'elle vient de découvrir et aussi ceux de la *beat generation* qu'on lui a si chaudement recommandés; mais déjà, ces histoires de drogue, elle a assez donné, elle a trop connu, ça ne lui dit plus rien. Autrefois, Marilyn Monroe et Hubert Aquin lui ont sauvé la vie, cette fois-ci ce sera le tour d'Aimé Césaire. *J'ai eu d'la chance, j'ai eu tellement de chance. J'me suis complètement scrapée, mais au moins j'ai su garder un peu de mon sérieux de bonne petite fille studieuse. Et c'est maintenant que je m'aperçois de l'ampleur des dégâts. L'anxiété me consomme; la charogne. Mais tout de même, j'ai été chanceuse : à l'examen final d'histoire d'la langue, j'étais sur un lendemain d'coke pas possible, je m'étais endormie dans l'bar, j'avais la nausée, un mal de tête épouvantable et seulement deux canettes de Monster pour tenir le coup. J'ai eu A+.*

# Il n'y a jamais eu de bon vieux temps

Benoît Melançon

Le passé est un continent aux contours flous, parfois inquiétants.

On y rencontre des jeunes hommes à la chevelure apparemment intacte. Ils auraient monté des cinéclubs (« Ciné-Ben », colportait la rumeur) : on les aurait vus se promener avec de grosses bobines de film sous le bras, bardées d'étiquettes rappelant des endroits exotiques, *India Song* ou *À Saint-Henri le cinq septembre*. Ils auraient écrit dans des publications aux noms depuis longtemps oubliés : *La feuille de chou*, dont on croit se souvenir qu'elle aurait reçu son titre par antiphrase; *Péritexte*, comme si les entours du texte se suffisaient à eux-mêmes (ils y auraient signé un texte certainement prémonitoire, « Le lendemain de la veille »); *Le nouveau Quartier latin* qui, ainsi que son nom l'indique, n'a rien à voir avec ce quartier; *Continuum*, autre signe de paradoxale continuité, avant sa disparition (« Un monstre, son identité, son destin : *L'incroyable Hulk* », était-ce vraiment d'eux?). Ils auraient organisé des danses, dont l'une, semble-t-il, sous le signe de la couleur rose (c'était au temps jadis de *La vie en prose*, de Yolande Villemaire). Ils auraient trempé dans la mise sur pied de voyages, dits « culturels », à New York. Ils fréquentaient le Café Campus, le seul, le vrai, pas l'ersatz de la rue Prince-Arthur : ils y mangeaient le midi, et ils y finissaient quelques nuits. Cela, au moins, est sûr.

Puis le temps passe.

Les jeunes hommes ont la chevelure moins intacte. Les bobines de film ont été remplacées par la vidéo, puis par le numérique. Ils n'y écrivent plus, mais ils lisent à l'occasion *Le Quartier* (devenu) *libre*, auquel collaborent de jeunes personnes qu'ils ont vues au berceau,

littéralement. Histoire de se croire ingambes malgré tout, il leur arrive de confier leur prose grisonnante à une revue intitulée *Le Pied*. Gaillards ou pas, ils ont arrêté de danser et ils évitent, autant que faire se peut, la rue Prince-Arthur.

Ils sont aujourd'hui de l'autre côté.

Leurs professeurs sont partis les uns après les autres, et les jeunes hommes ont pris leur place, tantôt en ressassant les mêmes sempiternelles questions qu'eux, tantôt en essayant de les renouveler. Ces hommes, de moins en moins jeunes, quand ils croisent leurs vieux professeurs, ne savent pas toujours quoi leur dire : tout a changé, tout est pareil. Ils enseignent désormais aux enfants de leurs amis, eux aussi devenus professeurs. Dans des murs qui n'ont pas bougé, ils vieillissent entourés des noms propres de leur jeunesse.

Les continents dérivent. Leur mouvement est parfois imperceptible.